

Croire & vivre

Les goums ont 40 ans

Marcher au ça décape !

désert,

Marcher d'un bon pas pendant une semaine dans des lieux désertiques sans argent ni portable, avec des repas au riz et à l'eau... Pas folichon ? Depuis 1969, quinze mille personnes ont néanmoins vécu cette forte expérience, certaines sont même « accros ». Notre reporter a participé à un raid printanier dans les Causses du Larzac. Son carnet de bord.

Près de Saint-Guilhem-du-Désert, le cirque de l'Infernet (Hérault). Djellabas et bagages légers, les goudiers emportent de quoi vivre une semaine en autonomie.

Digne fille du vêtement des nomades du désert, la djellaba des goums «tient chaud quand il fait froid, et protège du soleil quand il fait chaud».

Premier jour

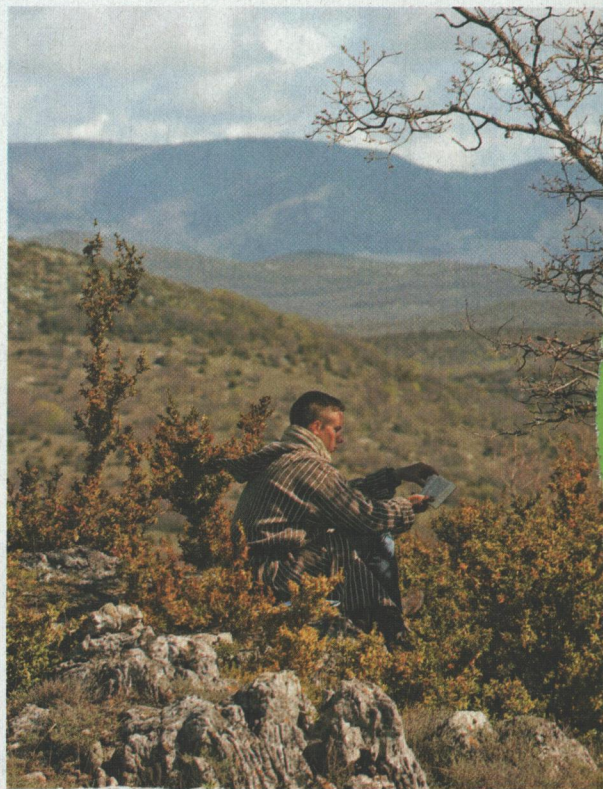
Sans les instructions millimétrées du «Lanceur» (nom du «Gentil Organisateur» chez les goums), il aurait été tout à fait impossible de trouver le lieu de rendez-vous : un gîte aveyronnais abandonné, qui dresse ses vieilles pierres sur un plateau rocheux désolé, royaume des moutons. Il pleut dans la vaste salle commune, mais une joyeuse agitation couvre le bruit de l'eau sur les lauzes. Vingt-trois hommes et femmes – moyenne d'âge : 28 ans – sont là, qui se découvrent, se présentent, plaisantent, dans cette pièce qui n'a pas connu un tel brouhaha depuis des temps immémoriaux.

Un peu circonspect devant cette kyrielle de visages inconnus, le novice pourrait franchement s'inquiéter lorsqu'on lui tend le vêtement qu'il devra porter durant la semaine de marche qui commencera demain, dès l'aube : une djellaba. Elle couvre le corps, de la tête – avec sa capuche – aux mi-mollets, et se pare de grosses rayures de couleurs insalissables : brun, gris, noir. Digne fille du vêtement des nomades du désert, la djellaba des goums «tient chaud quand il fait froid, et protège du soleil quand il fait chaud», dit Dominique-Jean, le Lanceur. Très cordial, le bonhomme – mais avec sa carrure athlétique et son ton pêcheur, on a envie de l'appeler chef, voire adjudant-chef.

En attendant, la djellaba qu'on endosse sur son invitation se révèle au premier contact plus proche du silice que du tricot de laine : ça chauffe un peu, mais ça gratte beaucoup. Ça donne surtout au groupe un aspect étonnant. Avec les capuches sur la tête, on hésite entre un village de Schtroumpfs et la secte du Temple solaire!

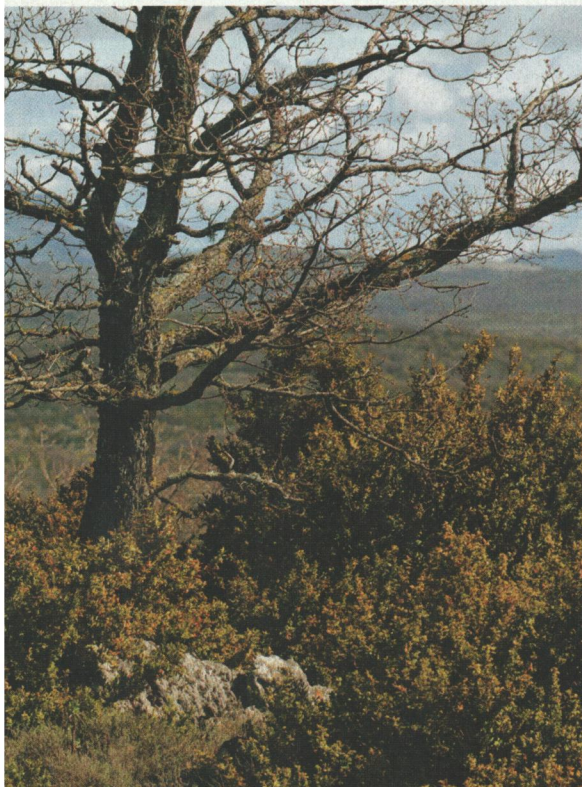
Parmi les anciens qui observent d'un œil amusé les tergiversations des nouveaux venus, Pierre-Marie installe tranquillement son sac de couchage sur deux tables posées l'une sur l'autre, confiance téméraire en la Providence? Il ne tombera pas, mais nous donne, du haut de son perchoir, une perspective sur ses jambes – mécaniques bien huilées... mais sans graisse – qui renvoie les novices à leur inexpérience en matière de marche au long cours.

Parmi eux, Anne-Laure, qui n'a pas sa langue dans sa poche, confie ses soucis. «Mangez du riz, marcher, dormir dehors, passe encore, concède-t-elle, mais qui a décrété que tout le Larzac était devenu une zone non-fumeurs?»... Eh oui, les goudiers sont invités à laisser leurs cigarettes à la maison. Pas facile pour cette nicotinophile, qui tergiverse, et avoue en catimini qu'elle conserve un paquet dans son sac «au cas où»...



Deuxième jour

«On est là... On doit aller là-bas...» Un cercle attentif de goudiers entoure Dominique-Jean, sous le soleil matinal. Sur sa carte, un parcours de quelques dizaines de centimètres. Des dizaines fatidiques quand on sait que l'échelle au 100 000^e est de rigueur : 1 centimètre égale 1 kilomètre! Plein d'optimisme, notre Lanceur propose des «détours sympathiques»; à l'en croire, la journée de randonnée va être une promenade bucolique. Sauf que plus personne n'a de portable, de GPS, ni aucun appareil «moderne»: ils ont été soigneusement collectés. Seuls «gadgets» admis : la boussole et la fameuse carte IGN. Avec eux,



En haut :
Solitude
et méditation
selon une recette
qui remonte aux
Pères du désert.

En dessous :
À défaut de
hiérarchie,
chacun propose
ses services.
Et ça marche !

il nous faut rejoindre le bivouac en soirée, sans quoi on passe une nuit sans le groupe, avec le risque de ne jamais le retrouver puisqu'il repartira au matin, pour une nouvelle étape dévoilée à la dernière minute !

Les goumiers seraient-ils comparables aux gnous, ces antilopes d'Afrique qui avancent de toute la vitesse de leurs pattes, laissant les blessées et les faibles sur le bord de la route ? Pour éviter de rester en plan, on s'ingénie à développer des techniques d'orientation. Il y a ceux qui suivent aveuglément un « meneur » – un mec qui n'a pas l'air paumé, sait comment tenir une boussole et jette des regards assurés dans le lointain en prononçant des paroles compliquées comme « azimuts », « triangulation », etc. C'est une technique qui fonctionne, à condition d'avoir parié sur le bon cheval. Il y a aussi les démocratiques, ceux qui prennent les décisions de direction en commun ; cela marche aussi, mais jamais sans détours...

Le soir venu, on compte les brebis égarées. Anne-Laure, l'ex-fumeuse, n'est pas restée dans le fossé, mais elle lance un slogan qui reste dans les mémoires : « *Le goum, c'est pas cher, mais tu casques* ». N'empêche, elle a renoncé de son plein gré au paquet de cigarettes de secours qu'elle avait glissé dans son sac.

Troisième jour

Sur le piton rocheux qui surplombe le bien nommé « Cirque du bout du monde », un autel de pierres se dresse devant une assemblée vêtue de djellabas-qui-ne-grattent-plus. C'est la messe matinale, saluée par les premiers rayons de soleil. Des vingt-trois qui composaient le troupeau, quatre manquent à l'appel... Prouvant qu'ils ne sont pas des gnous, les

dix-neuf « survivants » prononcent une prière pour le quatuor d'égarés. L'assemblée ne chante pas toujours très juste, mais elle chante avec conviction et puissance, sans risquer de réveiller quiconque dans le Larzac désert.

L'hostie et le soleil se tutoient un instant sur le fond azuré, puis les goumiers reçoivent le Pain consacré au rythme de *Recevez le corps du Christ* du Père Gouze. Scène chaleureuse, dont on se souviendra avec nostalgie lorsque les nuages commenceront à s'accumuler, en milieu de journée ! La messe dite, quelques goumiers démantèlent l'autel de pierres tandis que les autres bouclent les sacs et camouflent le feu. On ne laisse aucune trace.

Quatrième jour

La matinée est joyeuse : nous avons retrouvé trois des quatre égarés. Le quatrième, malchanceux, s'est blessé aux genoux et a apparemment renoncé à l'aventure. Faute de moyen de communication, nous n'apprenons qu'à la fin du raid qu'il est rentré à bon port, grâce à un pousseur bien rodé.

Pour l'heure, nous commençons à sentir les effets des deux premiers jours de marche. Il y a ceux pour qui le goum est presque une balade. Thierry, un ex-scout marin grand et costaud, porte un sac ridiculement petit de huit kilogrammes ; il aime bien faire des morceaux de rando en solo, mais propose un coup de main à ceux qui n'ont pas son sens affiné du pondéral. Il y a aussi les goumiers qui marchent au courage, comme Pamela qui collectionne les ampoules, mais qui arrive toujours à destination, quitte à claudiquer avec son bâton.

Il y a aussi quelques phénomènes, comme Anne-Marie. Petite brune pas épaisse, elle porte en revanche un sac impressionnant. De dos, on ne voit que ledit sac, porté par deux jambes. Malgré ce handicap, elle est la première levée et arrive dans le peloton de tête pour le bivouac du soir. Enfin, il y a le Padre, prêtre trentenaire à la carrure de rugbyman, qui marche en parlant, ou plutôt qui parle en marchant, et qui n'a ni carte ni boussole, s'en remettant aux goumiers qui l'entourent. Très sollicité, il n'est pas menacé par la solitude et il rayonne de gaieté.

Après ces premiers jours, les personnalités saillent, les masques tombent, et l'on découvre avec bonheur des compagnons inattendus. C'est la rencontre ●●●

Partir en goum

N'importe qui – ou presque – peut partir en raid goum. Il suffit d'être majeur, et de ne pas avoir peur de marcher. Plusieurs destinations sont possibles, des Causses au Maroc en passant par Israël ou la Bosnie. Pas cher : une fois le transport payé, il suffit d'acheter la djellaba (50 €), de participer au

prix des ustensiles communs (gamelle, scie, pelle) et d'apporter un sac de riz.

Les informations sur les dates et lieux des départs sont disponibles sur <http://www.goums.org/> ou en appelant l'un des bénévoles : Jean Gillard au 05 55 70 32 62, ou Jean Gauvin au 04 91 91 26 08.

●●● qui est au cœur des goums, qui réchauffe les randonneurs harassés mieux que le coup de rouge... Même s'il arrive que l'on regrette ce dernier.

Cinquième jour

À droite : Le moulin de la Foux, à deux kilomètres à l'ouest du cirque de Navacelles (Hérault).

L'Évangile et l'eau claire... il ne manque que le riz pour avoir la panoplie de survie du gommier !

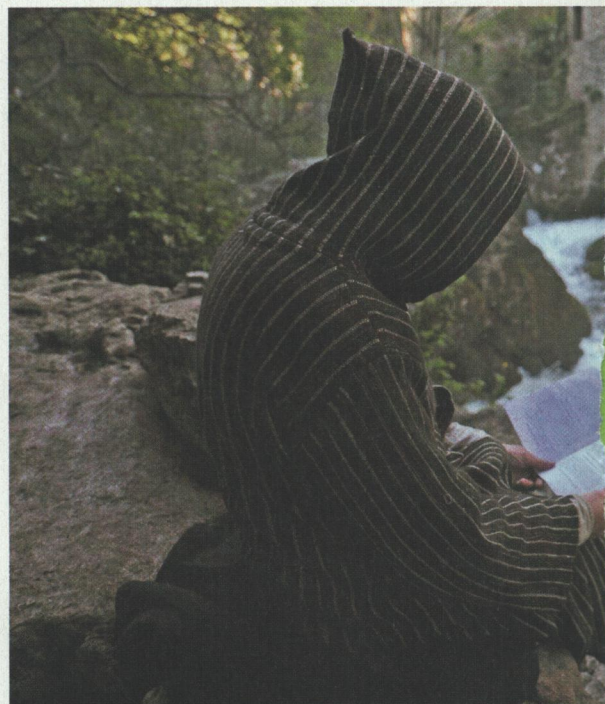
Ci-dessous :

– À la veillée, sous les capuches rayées, des sourires...

– Chaque matin, l'envoi de la messe marque le début de la marche.

Nuit noire, pas d'étoile, mais du vent. Une goutte vient frapper le nez, seule partie du corps émergeant du sac de couchage. On se renfonce douillettement en espérant qu'elle sera la première et la dernière, mais le Lanceur réagit aussitôt : « *Faites les sacs, on bouge !* » Courageux mais pas téméraires, les gommiers, qui n'ont pas de tente, prévoient toujours un lieu de repli. En l'occurrence, une grange habitée par un troupeau de brebis et quelques familles de souris. Sage décision : le groupe commence à être sérieusement arrosé lorsqu'il atteint l'abri, et peut se rouler dans la paille tandis que l'orage tourne à la grêle.

Le lendemain, le soleil refait son apparition mais abandonne vite du terrain... On voit très loin sur les Causses du Larzac : pas besoin d'un bulletin météo pour comprendre que la matinée radieuse n'était qu'une trêve. En attendant, le spectacle de ces nuages orageux qui prennent des teintes dorées, orangées et violines sous le soleil, ravit les raiders.



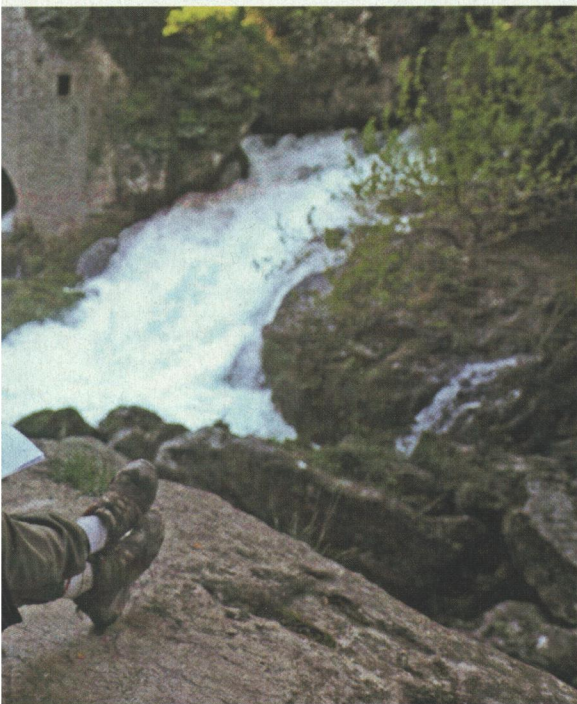
À l'avant du peloton, un duo improbable mène la troupe. Diego, un petit Argentin sec et costaud, ancien guide de montagne, marche d'un pas implacable ; il prononcera ses vœux l'an prochain, et vit le gomm comme une retraite spirituelle, qu'il entend renouveler, avec l'accord de son Père supérieur. À son côté, Pascal, père de trois enfants, met visiblement un point d'honneur à suivre le rythme de son ami. Lui est athée, mais voit dans un tel raid une thérapie qui lui permet de se poser : « *J'ai eu le sentiment d'avoir été mis dans des cases, professionnellement et géographiquement. C'est ma femme – qui connaissait les goums grâce à Diego – qui m'a envoyé là, explique-t-il. J'aime la simplicité du groupe, le sentiment de se couper pour un temps de notre quotidien... Même si je ne peux pas partager la liturgie avec vous* ».

Sixième jour

À l'issue d'une nouvelle journée de marche, les gommiers font cercle autour du feu, où repose la marmite du riz quotidien. Deux marcheurs manquent encore à l'appel, mais le groupe est optimiste : les derniers arrivés les ont vus non loin du point de rendez-vous. Du riz, accommodé d'une boîte de corned-beef et d'herbes sauvages, constitue le plat principal. Au dessert, une soupe en sachet réchauffe les estomacs qui s'habituent bien à ce nouveau régime.

Personne n'a vraiment très faim pendant la journée, mais le palais en redemande. À défaut de déguster du perdreau truffé, on échange des recettes avec une pointe de masochisme. Des concours d'éloquence s'improvisent entre cuisiniers, à celui qui décrira le plus précisément les délices d'un plat mitonné. Il y a d'ailleurs des recettes à récolter au milieu de ces mangeurs de riz ! Une fois les ventres – relativement – remplis, on met quelques bûches sur le feu et





on chante, à la façon des scouts, les indémodables *Santiago*, *Fleur d'épines*, etc.

C'est bizarre au premier abord pour des adultes de chanter... Les lecteurs de MP3 et autres baladeurs font que l'on entend perpétuellement des musiciens professionnels, et que l'on souffre de la comparaison. Presque tout le monde prétend «chanter comme une casserole». Le premier soir, le Lanceur de goudou doit donc s'improviser lanceur de chants. Mais passé ce cap, plus personne ne se formalise, et nombreux sont ceux qui découvrent qu'ils ont en fait «de la voix». Et l'on retrouve les vertus du chant, qui délie les langues et réchauffe les cœurs.

Septième jour

Dernière étape, couronnée par une messe matinale dans la chapelle romane de la Couvertorade. La marche qui ramène les goudouiers à leur point de départ se fait tambour battant. À l'auberge, une table somptueuse est dressée, avec des pâtés, des fromages, des miches croustillantes, des vins capiteux et une palette de fromages odorants. C'en est fini du riz, et nos goudouiers ont les yeux qui brillent. Jamais la vieille auberge n'a dû paraître si accueillante.

Les ascètes redécouvrent, extasiés, la saveur des mets avec des papilles de nouveau-nés. Par-dessus tout, ils parlent avec précipitation, conscients qu'il faudra bientôt se séparer. On prend des numéros de téléphone, on prévoit déjà des retrouvailles, et on s'attarde devant le festin biblique, préparé par le Lanceur, qui en connaît un rayon sur l'appétit des goudouiers. La séparation donne un peu le cafard, et le retour à la civilisation est brutal, mais personne ne trouve que le voyage a été vain. ● SYLVAIN DORIENT /

PHOTOS: THOMAS GOISQUE POUR FC

À suivre p. 24.

AED

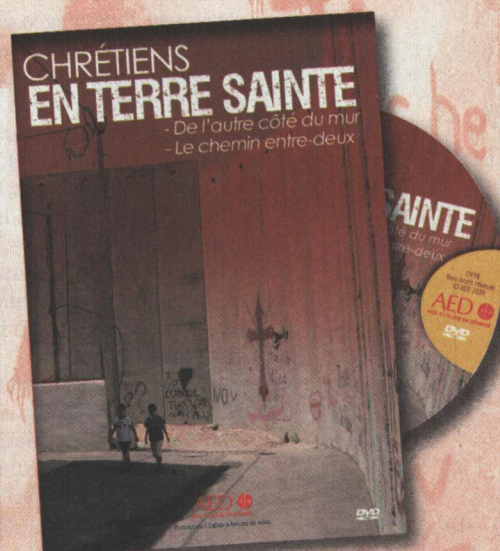
AIDE A L'ÉGLISE EN DÉTRESSE



INFORMER - PRIER - PARTAGER

« Sans vous,
nous ne pouvons
pas survivre
en Terre Sainte »

Mgr Fouad Twal,
patriarche latin de Jérusalem



**POUR SOUTENIR LES
CHRÉTIENS DE TERRE SAINTE
ET VOUS INFORMER
ACHETEZ CE DVD**

15 € (franco de port)

à commander par courrier à :

AED - 29 rue du Louvre,
78750 Mareil-Marly

[Chèque bancaire à l'ordre de AED]

ou disponible en ligne :

www.aed-france.org

Michel Menu :

« Le goudou répond à quatre besoins vitaux »

Rencontre avec celui qu'on a surnommé « le Vieux Goudou ».

Lil élude avec pudeur ses faits d'armes, mais peu d'hommes méritent autant leur rosette de la Légion d'honneur. Michel Menu a connu les camps allemands, la captivité, trois tentatives d'évasion... La dernière se révéla payante. Sa liberté retrouvée, il s'engagea dans la Résistance.

Avant de passer le seuil de son appartement, dans la banlieue parisienne, on l'imagine comme un personnage à la Walt Kowalski, incarné par Clint Eastwood dans *Gran Torino*, pestant contre la société contemporaine et nostalgique de son passé glorieux. On découvre un jeune vieillard ascétique, à la démarche encore souple – il se lève à 5 h chaque matin, et marche quatre heures par jour –, au profil d'aigle, plein d'une bienveillance prévenante, qui parle avec curiosité et proximité de sociologie, des derniers livres parus, ou de « l'ascenseur » qu'il prendra « prochainement » pour le Paradis...

Ce père de cinq enfants et grand-père de quinze petits-enfants s'occupe également avec une attention touchante de Madeleine, son épouse depuis 1942, moins mobile que lui. Aucun regret chez ce baroudeur invétéré, véritable emblème du scoutisme français, qui se réjouit de la pérennité des goudous.

En 1969, vous lanciez le premier goudou. Comment l'aviez-vous envisagé à l'époque ?

Je n'ai rien envisagé. Je suis simplement parti marcher avec des jeunes, et je n'ai conceptualisé les principes du goudou qu'après ! Cela a commencé par une demande de quelques scouts dont j'avais été le chef. Ils sont allés me chercher pour que l'on organise une randonnée ensemble.

Nous avons marché le temps d'un week-end en pleine nature. Je pensais que cela s'arrêterait là... Mais au cours de ces deux journées, j'ai découvert que ce type d'activités répondait à des attentes fortes. Et nous avons pris date pour un nouveau raid.

En quoi cette randonnée se distingue d'un simple sport de plein air ?

Ne négligeons pas le sport de plein air ! On a besoin



Michel Menu,
93 ans, a
lancé les
goudous
en 1969

après l'explosion du scoutisme
en plusieurs mouvements.

de dépense physique, cela permet de se rappeler que l'on a un corps... Mais le goudou répond à trois autres besoins fondamentaux. Besoin de silence, parce que l'on ne peut pas prendre des décisions la tête claire si l'on est abreuvé de bruit.

Besoin de développement spirituel – c'est pour cela qu'un aumônier marche avec nous. D'ailleurs, ces prêtres accompagnateurs reçoivent, disent-ils, plus de confessions en une semaine de goudou que dans leurs paroisses en un an !

Besoin enfin de lien social : le fait de se retrouver en une petite communauté ayant des aspirations communes dans un désert noue des liens. Plusieurs jeunes m'ont dit : « Ici, on découvre que l'on n'est pas tout seul ».

Le désert comme lieu de rencontre, ça ne vous paraît pas contradictoire ?

Lorsqu'un groupe se retrouve coupé du monde et marche dans une même direction, il ne se contente pas d'échanger des propos sur la mode ou le football, ça lasserait vite. De plus, le goudou se déroule souvent à un moment clé de l'existence des personnes, moment privilégié pour faire des choix de vie, ou retraite avant un engagement fort – ordination, mariage... Cela aide à avoir des échanges intenses !

Voyez-vous la « formule goudou » porter des fruits ?

Bien sûr. Je connais au moins un prêtre dont la vocation s'est révélée en cours de goudou. Pour beaucoup d'autres, c'est une période durant laquelle on confirme ses choix. Depuis peu, des couples de fiancés viennent en goudou vivre une retraite en vue du mariage. PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVAIN DORIENT